

KARL BARTH

MISÈRE ET GRANDEUR

DE

L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE

Traduit de l'allemand par Henry CORBIN

Extrait de FOI ET VIE. N° 39, Juin 1932.

Lenny C.

MISÈRE ET GRANDEUR DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE (1)

Il existe une double détresse de l'Église évangélique. L'une tient simplement à la nature de ce qu'on nomme « Église évangélique ». Elle est inaliénable. Quiconque n'en prend pas conscience ne prend pas davantage conscience de ce que c'est qu'une église évangélique. Quiconque prétend l'éviter se sépare de l'Église évangélique ou travaille à sa ruine. Car c'est ici précisément, — non pas ailleurs ni à côté, mais *dans* cette détresse que résident la promesse, la bénédiction et la gloire de l'Église évangélique. Dire un *oui* respectueux et reconnaissant, joyeux et soumis à cette église, connaître et reconnaître que l'on est en elle de par le baptême, c'est dire *oui* à cette détresse, y participer, y compatir, en partager le poids. Rien d'autre? Non. (Il serait temps précisément aujourd'hui de rappeler que la porte est étroite.) Non, rien d'autre ! La façon dont un homme dit *oui* à cette détresse peut varier, elle est libre. Mais ce doit être un *oui* sans équivoque, non point un *non* déguisé. Sinon, c'est à la promesse de

(1) Cette conférence prononcée pour la première fois à Berlin, le 31 janvier 1931, parut dans la revue *Zwischen den Zeiten* (N° 2, 1931.)

l'église, donc à l'église elle-même que le non s'adresse. Sans doute, même alors, pour cet homme l'Église est là. Mais lui, dans ce *non* qu'il dit à la détresse de l'Église évangélique, échappant à son atteinte, refusant d'y compatir et d'en partager le poids, *n'est plus là* pour cette église.

C'est parce que cette détresse est fondée dans la nature de cette église, que l'on en peut parler sur le mode d'une théologie théorique. Elle subsistera toujours, on aura toujours à en parler, quelles que puissent être la terminologie, la formulation des concepts et leur affinement, aussi longtemps en définitive qu'il y aura une Église évangélique. Il en faudra parler comme de la détresse de l'Église évangélique dans sa totalité, en tous lieux, quelles que soient les contingences locales. La fixer, la décrire : il n'y a pas d'autre enseignement possible sur la réalité de cette église, que l'on peut discuter dans le détail, mais qu'en fin de compte, à la limite, il faut accepter dans son contenu essentiel, sans y rien ajouter ni retrancher.

Il en va tout autrement de l'autre détresse de l'Église évangélique : la détresse de son existence *actuelle*. Celle-là ne s'attache pas à l'essence, elle n'est pas une propriété irrévocable. Elle n'exige pas ce *oui* compréhensif inclinant à l'indulgence ; mais au contraire une protestation, un raidissement. Quiconque dit *oui* à l'Église évangélique doit ici dire *non*.

De cette détresse, on ne peut parler qu'en termes d'aujourd'hui, et chacun à sa manière, et dans les limites de l'observation personnelle ; et donc d'une façon *pratique*, c'est-à-dire non pas sous la forme d'un enseignement, mais rien que sous la forme d'une question et d'un appel personnel, d'un appel à une décision et à une de ces décisions qui comportent un pour et un contre catégoriques. Par rapport à cette seconde détresse de l'Église évangélique, un changement devient concevable. Transformer l'état de fait, c'est-à-dire lutter contre cette détresse et l'abolir est chose possible.

Je voudrais, avant de parler de ces deux déesses marquer très brièvement combien elles sont étroitement dépendantes. Cette connexion, la voici : la première déesse, celle donc qui est fondée dans l'essence même de l'Église évangélique est immense et son poids très lourd, mais elle porte, en elle salut et espoir, parce qu'elle est *nécessaire*. Si l'on méconnaît cette nécessité, si l'on veut éviter cette obligation, c'est alors précisément que naît la seconde déesse, celle qui tient à l'existence *actuelle* de l'église. Nous aurons donc tout d'abord à rappeler *théoriquement* l'essence de l'Église évangélique et la déesse qui en est inséparable, pour ensuite nous poser à nous-mêmes *pratiquement* cette question : faut-il donc que sans cesse et toujours l'être de l'Église évangélique succombe à cette seconde et non nécessaire déesse, au lieu de s'incliner consentant devant la déesse essentielle, mais alors dans la joie du consentement.

I

La caractéristique ineffaçable et essentielle de l'Église évangélique, c'est qu'elle est l'Église sous la croix. Une de ses fractions reçut jadis cette appellation. Mais le nom appartient à l'Église évangélique toute entière, comme à nulle autre. Là où elle n'est pas l'église sous la croix, elle n'est pas l'Église évangélique. Là où elle ne veut l'être que partiellement et être aussi quelque chose d'autre, elle n'est pas l'Église évangélique. Elle est ce qu'elle est, ou totalement ou pas du tout. Son existence tient dans ce dilemme : ou confesser ou renier cette nature qui est sienne. *Tertium non datur*.

L'Église évangélique n'a pas été fondée à la suite d'une intention ou d'une expérience, par la décision de quelque individu : elle fut là, le jour où quelques hommes — peu importe les noms, les personnes — expulsés et condamnés par l'église d'alors, reconurent, à leur effroi, qu'avec eux précisément se

trouvait chassée et condamnée par cette église, la réalité qu'ils avaient tout naturellement tenue pour le fondement, la vérité, le saint-des-saints de l'Église; qu'ainsi, en vertu de ce jugement, par la permission, la volonté et le décret de Dieu, l'Église elle-même se trouvait dès lors hors de l'Église. Cet événement renouvelait exactement la journée où l'apôtre Paul et les siens, la Loi et les Prophètes en main, s'étant exclus de la communauté d'Israël et réduits à eux-mêmes, furent contraints de reconnaître Israël hors d'Israël. Bannis en même temps que le saint-des-saints, ces hommes du xvi^e siècle devaient désormais, eux aussi, chercher et trouver la véritable Église à l'extérieur, hors les murs de Jérusalem, à l'écart de l'ancienne Église, de l'Église du passé révolu, qui, récusant et laissant déchoir son saint-des-saints, ne pouvait plus être pour eux que l'Église de l'illusion et de l'imposture, l'Église de l'Antichrist. Mais la réalité, que ces hommes bannis avec elle rencontraient au dehors, cette essence de l'Église qu'ils devaient contre leur désir et leur volonté reconnaître et accueillir avec foi au dehors de ce qui, jusqu'à ce temps, avait été pour eux aussi l'Église, ce saint-des-saints exilé, c'était la Croix. En termes concrets : l'homme Jésus-Christ crucifié sous Ponce Pilate, et qui, étant Dieu même, réconcilie l'homme avec Dieu et constitue le gage du salut à venir, Jésus-Christ se présentait à eux dans une clarté triomphante, comme l'étoile et le cœur des écrits bibliques. Lorsqu'ils eurent fait leurs preuves en méprisant l'anathème de l'ancienne Église, lorsqu'ils connurent et lorsqu'ils professèrent : « Ce Jésus-Christ crucifié de l'Ancien et du Nouveau Testament est ici avec nous, au dehors, et tout le reste n'est qu'accessoire, » c'est alors que se produisit la « Réforme » et qu'il y eut l'Église évangélique.

L'Église évangélique fut et demeure donc constituée par la reconnaissance de l'« extériorité » du Christ crucifié. Qu'il fût le Christ crucifié, et qu'il fût le Christ en-dehors, les deux choses avaient pour les Réforma-

teurs, comme autrefois pour Paul, une importance fondamentale.

Le Christ crucifié, c'est Dieu qui s'est abaissé jusqu'au fond de l'abîme de l'existence humaine, jusque dans la mort du criminel, définitivement repoussé par la société des hommes. Ce sacrifice amène Dieu à être réellement, avec tous ses biens et ses grâces, notre Dieu. Il se voile tout à fait pour nous devenir tout à fait connaissable, pour nous appartenir totalement. C'est ainsi qu'il faut le reconnaître, c'est ainsi qu'il faut le prendre. Qu'il le faille ainsi, qu'il y ait toujours des hommes pour le reconnaître et le prendre ainsi, qu'il y ait donc une Église, telle est la force inconcevable de sa divinité, de sa résurrection d'entre les morts, de son Saint-Esprit. Mais précisément dans sa divinité, dans sa résurrection, dans la Puissance de l'Esprit, il ne peut être reconnu ni saisi, il ne peut être la Tête de son Église autrement que parce qu'il est le Crucifié. On ne peut passer devant le Crucifié, et poursuivre. On ne peut passer de là à un autre point de l'ordre du jour, soi-disant plus beau et meilleur. C'est en se voilant que Dieu se dévoile. La miséricorde de Dieu dans laquelle il s'abaisse à cette condescendance réelle et radicale, telle est la révélation et la bienfaisance de Dieu. L'abaissement de Dieu, tel est, pour toute la durée où s'écoule le Temps, le lieu de sa souveraineté parmi les hommes. De deux côtés les Réformateurs se virent rigoureusement et sans compromis renvoyés à ce Christ, à ce Dieu : par la Bible d'une part, l'Ancien et le Nouveau Testament, qui ne leur montraient d'autre Christ que celui-là, ensuite, par la connaissance de soi que leur imposait non pas quelque analyse de la situation humaine, mais ce Christ lui-même. Comment imaginer pour nous une autre rencontre, une communauté plus haute, plus belle et meilleure avec Dieu que celle-là : dans l'abîme de la mort du criminel ? Car c'est là, c'est dans cet abîme, que nous sommes. Et c'est là précisément, à cette profondeur où nous sommes, que ce Christ nous trouve,

et ce Christ seul. Ainsi donc renvoyés à ce Christ, ils se trouvèrent un jour en-dehors, et l'église qui les expulsait, confessait et confesse sous toutes les formes qu'elle connaît en effet un tout autre Christ que celui-là : un Christ qui a rejeté et enterré derrière soi comme une vieille défroque sa mort sur la croix, un Christ qui est un tout autre roi que devant Pilate, un Christ d'une vitalité et d'une force franchement angoissante, cosmique, comme on aime à le dire, et trop universelle à l'allemande; un Christ principe puissant qui organise l'élévation de l'homme dans la sphère du divin, élévation continuellement visible et jouissant de la réalité d'une institution, un Christ dont la divinité n'est plus humiliée et effacée, mais dont la souveraineté est directement saisissable, historiquement contrôlable, que l'on peut, spirituellement et corporellement expérimenter et communiquer, et même appuyer par des documents juridiques et politiques. L'autre, le Christ crucifié, une fois reconnu dans sa singularité, ne pouvait plus être qu'en dehors, en face, à l'écart de l'église représentée dans le Pape de Rome avec son tout autre Christ; devait être tel qu'autrefois Paul lui aussi l'avait vu, en face, à l'écart de la communauté d'Israël.

Mais précisément cet « en-dehors » avait maintenant pour ceux qui s'étaient vus un jour en dehors avec lui, une signification plus décisive encore que celle qu'on pourrait appeler historique. Ils virent le Christ crucifié, en face, à l'écart de toute Église, dans la mesure où ils durent s'avouer à eux-mêmes, que toute Église, en toutes circonstances et dans toutes les expressions de la vie, est une église de pécheurs, c'est-à-dire de transgresseurs et d'ennemis de Dieu. Ce jugement qu'ils discernaient tout-à-coup au-dessus de l'ancienne Église, c'était d'abord et avant tout un jugement qui les concernait eux-mêmes. Ils s'étaient eux-mêmes reconnus comme ceux que Dieu ne peut précisément rechercher que dans cette miséricorde et cet abaissement, comme des gens ayant encouru la mort pour avoir attenté à son hon-

neur, pour avoir crucifié le Christ. Et ils avaient reconnu le salut qu'ils trouvaient dans ce Crucifié comme un salut ne procédant que de « grâce et bonté pure », totalement et exclusivement *pro-cédé*; salut donc que l'on ne peut en aucune façon chercher du côté de l'homme et qui à cause de cela seulement est pour l'homme le salut, et qui ne cesse de *pro-céder* vers lui. En face du Christ crucifié, il n'y a plus moyen de considérer que l'homme s'empare de son salut, ni que ce salut passe en sa possession ou à sa disposition. Le salut ne peut que venir à l'homme, que « procéder » vers l'homme, tout aussi sûrement qu'il est la propriété, le privilège et le bienfait de Dieu, tout aussi sûrement que l'homme doit sans cesse se reconnaître en face du Christ crucifié, même aux plus hauts degrés qui lui soient accessibles, comme celui qui a rejeté Dieu et perdu de la sorte le droit au salut et l'organe même du salut. Le salut ne peut consister que dans le pardon. Ce qui reste possible à l'homme, c'est précisément ce qui parfois se trouve être réel en lui (mais d'une réalité inconcevable qui échappe à notre direction), de par la possession effective du salut de grâce et bonté pure, de par le pardon des péchés : la Foi. La Foi, c'est la re-connaissance humaine qu'il faut comprendre comme une réalité (et nullement comme une virtualité) : c'est le salut venant à nous, « mes péchés me sont remis ! ». C'est la reconnaissance de la vérité et de la bienfaisance de Dieu agissante et présente pour nous en Jésus-Christ tout court et non point ailleurs, reconnaissance qui dénie toute réciprocité et toute continuité entre l'action divine et l'action humaine. C'est ainsi que fut reconnu le Christ crucifié : comme le libre Seigneur. Non comme le principe immanent de son église, mais comme la tête réellement céleste de son corps réellement terrestre. C'est ainsi que jadis les Réformateurs se virent dehors avec le Christ crucifié, face à la vieille église. Ils étaient dehors avec celui qui est en dehors, en face de toute église. Celui que précisément sa véritable Église doit confesser

comme venant du dehors vers nous, ses ennemis, mais qui en aucun sens ne peut dans cette église être contemplé ni saisi, administré ni goûté, mis à notre disposition ou à notre service, — pièce supérieure de la structure propre de l'église. Ainsi l'Église elle-même avec son saint-des-saints émigra hors de l'Église : ce n'était pas la première, ce ne fut peut-être pas non plus la dernière fois; mais au dehors, là-même où maintenant elle se reformait, elle ne pouvait en aucune façon devenir une réplique de l'ancienne église, l'église passée. Elle devait devenir en tant qu'Église du Christ crucifié l'Église des pécheurs, l'Église du pardon, de la foi et de l'espérance. Elle ne pouvait ni ne devait rien laisser à l'homme dans sa relation avec Dieu que le Christ même et ce qui par le Christ advient à l'homme. Elle ne pouvait ni ne devait rien savoir d'une révélation qui serait autre chose que la libre et présente activité divine de la Révélation; rien savoir d'une grâce qui serait une chose communiquée à l'homme, et non point Dieu lui-même et libre; rien savoir d'une foi qui ne serait pas l'inconcevable et présente réalité de l'obéissance et de l'amour envers ce Dieu libre. Elle n'a donc pas inventé, imaginé ni décidé le Tout. Il existait pour elle de cette façon précise. Elle était contrainte à cette concentration, à ces négations mordant en incisions inouïes dans toutes les directions, parce qu'elle était l'église placée sous la Croix.

Faut-il maintenant parler en termes exprès et formels de la détresse de l'Église évangélique? C'est déjà comme église en détresse qu'elle est manifestement entrée dans l'existence, comme église sous la croix. Cherchons tout de même sur quelques points, à mettre brièvement en lumière ce que cela signifie.

L'Église évangélique doit savoir qu'à tout moment et sous tous les rapports, il n'est point laissé à son jugement propre, mais totalement remis à celui de Dieu, de décider si elle est l'Église réelle, c'est-à-dire si dans son être et dans son action, dans le détail et dans l'ensemble, ont lieu ou non la rencontre et la communion

entre Dieu et l'homme, et, selon l'ordre qui leur correspond, la rencontre et la communion entre l'homme et l'homme; si par conséquent la *communio sanctorum* au double sens de cette notion, s'établit ou ne s'établit pas. Elle doit, autant qu'il lui est possible, demeurer dans le Christ abaissé. Elle doit opérer en elle-même sa transfiguration, elle ne peut pas prétendre au miracle de Pâques, ni s'en saisir : ce miracle ne peut que de temps à autre survenir en elle. Elle ne peut que de temps à autre seulement se prendre pour l'objet de sa foi, mais aussi elle *doit* de temps à autre avoir foi en elle-même comme étant le lieu où Dieu peut et veut révéler visiblement sa souveraineté. Que Dieu de temps à autre fasse d'elle l'Église véritablement réelle, c'est en cela seul qu'elle *peut* mais aussi qu'elle *doit* mettre sa confiance. Elle est l'Église dans la mesure où elle obéit; elle obéit dans la mesure où elle croit, et elle croit dans la mesure où elle donne raison à l'élection divine, imméritée et libre, d'emblée, par avance, et même dans le cas où Dieu la rejetterait.

L'Église évangélique ne peut par principe que servir Dieu : servir à l'homme certes, mais non point pour cela servir l'homme, donc avant tout ne pas se servir elle-même. Elle n'a *in abstracto* aucun intérêt humain, aucune fin humaine. Si elle veut avoir une valeur, une influence, une puissance matérielle ou spirituelle, elle ne peut vouloir tout cela en soi et pour soi, mais seulement en vue de son service et réserve faite de la Révélation de Dieu même, laquelle échappe à sa décision. Dans le même sens, les intérêts humains en général, comme tels, des plus humbles aux plus élevés, ne la regardent pas. Elle ne peut pas loucher : un œil sur Dieu, et l'autre sur des nécessités et des ambitions humaines quelconques. Elle n'est absolument pas à même de composer les deux visions en une seule optique. Comment le pourrait-elle donc? Sur toute la ligne elle ne connaît l'homme que comme celui qui a crucifié Christ, qui ne vit point de sa richesse personnelle

mais de la générosité de Dieu; non de la richesse qui lui est propre et intérieure, mais de la richesse étrangère qui vient à lui du dehors; non de ses actions, mais de ce que ses actions lui sont pardonnées. Elle ne peut donc vouloir ce que veut cet homme, voulût-il ce qu'il y a de meilleur et de plus noble. Elle ne peut mettre Dieu au service de l'homme. Elle ne peut servir l'homme *qu'en fait*, et c'est ainsi qu'elle doit le servir : en proclamant devant l'échec et le brisement de sa volonté la consolation infinie; et devant la sécurité et la superbe de sa volonté l'alarme infinie, de par la volonté de Dieu.

Mais l'Église évangélique en servant Dieu, ne peut rien vouloir de plus que le servir. Elle n'est pas le royaume de Dieu. Elle n'est pas la prolongation, la représentation, l'incorporation, la manifestation visible de la révélation et de la réconciliation accomplies en Christ. Elle n'a pas à répéter le sacrifice de Christ. Sa tâche n'est en aucune façon de conduire Christ dans la plaine, de le présenter ni de le rendre agissant. Elle n'a ni à communiquer le salut, ni à le perpétuer ni à le propager. Non point qu'elle nie cet événement, mais parce qu'il est bien plutôt l'objet de sa foi, et qu'elle nie qu'en un sens quelconque il doive lui être attribué ou que ce soit à elle de le réaliser. Elle croit en lui comme en l'œuvre de Dieu. Et c'est cette œuvre de Dieu qu'elle veut servir, de tout le zèle avec lequel travaille celui qui veut et doit servir, mais aussi avec toute la modestie qu'apporte en son travail quiconque n'est en aucune manière un maître mais rien de plus qu'un manœuvre, et qui se sait moins capable de travailler que de gâcher le travail. Elle ne peut par son action *qu'aller toujours de l'avant* — de temps à autre il faut qu'elle aille de l'avant, et malheur à elle si elle y manque ! — mais seulement pour se retirer aussitôt, afin que tout ce qui réellement doit se faire, réellement soit fait par Dieu.

L'Église évangélique ne peut, par principe, que chercher son *unité visible*, mais sans jamais s'imaginer l'avoir trouvée. Dieu révèle en tous temps et en tous lieux

son unité visible, où et quand il lui plaît. Ce que l'Église peut faire c'est d'ouvrir la voie et de s'acheminer vers ce but, rien de plus. Et non pas d'effectuer ni d'affirmer arbitrairement son unité visible. Sa tâche c'est de faire voir des signes, mais elle ne l'outrepassera dans aucune direction : sa prédication est signe ; signe, son adoration ; signe, son sacrement, signe, le témoignage de la vie de ses membres, aussi bien que le témoignage qui la met à part, en tant qu'Église, face à la société, dans ce qu'on appelle sa mission intérieure et extérieure ; signe également son organisation et sa confession théologique. A supposer par exemple que dans un lointain avenir on parvienne à constituer, dans le sens des courants de Stockholm et de Lausanne quelque chose comme une Église évangélique mondiale, avec peut-être même une très acceptable confession universelle de la foi évangélique, et un gouvernement très respectable de l'Église évangélique universelle, même alors, même devant ce résultat, la question de l'unité visible de l'Église évangélique ne perdrait pas son amère gravité actuelle. L'Église évangélique le sait bien : elle n'est que le corps terrestre de sa tête céleste. Comment dès lors pourrait-elle faire autre chose que de rendre témoignage de son obéissance ? Les signes, fussent-ils les plus hauts et les plus clairs, ont ce caractère propre, qu'ils sont ambigus, qu'ils ont à être confirmés et même dans le cas de leur confirmation, corrigés et dépassés en principe par l'objet même qu'ils signifient. Mais celui qui est ici signifié, désigné, Jésus-Christ, ne se tient pas à notre disposition, et jamais ne s'y tiendra. C'est lui plutôt qui tient à sa propre discrétion tous nos signes. L'Église protestante est obligée de souffrir cette limitation. Elle doit, sans geste ni phrase, accorder ses signes avec ce qu'ils signifient ; elle élèvera de tous côtés ses signes avec une suprême gravité, mais avec la gravité de la foi, cherchant ce qui est en haut ; c'est alors, et lorsqu'elle le fera par obéissance au jugement de Dieu, qu'elle sera l'Église visible.

L'Église évangélique sait que ce dont elle vit (quand elle vit !), ce qu'elle doit présenter (quand elle a quelque chose à présenter !) c'est la *promesse* de Dieu. Promesse de Dieu accomplie en Christ, c'est-à-dire parfaitement et définitivement accomplie, promesse dont les termes sont concluants. Avoir Dieu signifie pour nous hommes qui vivons dans le temps et non point dans l'éternité : avoir Sa promesse et être revendiqués par elle. Cette promesse, c'est la possession de l'Église évangélique. C'est d'elle qu'elle témoigne et qu'il faut qu'elle témoigne. Quant à l'objet même de cette promesse : la paix de Dieu qui est plus haute que toute raison, la délivrance de notre détresse, de la lutte entre la grâce et la loi qui nous cernent, la vision et la possession de ce que la foi ne peut seulement que croire, — cet objet, l'Église évangélique n'a pas à l'offrir, et ne peut l'offrir à personne. Elle ne peut que diriger vers lui son espoir ; elle ne peut pour cela que prier. Ce qu'elle peut dire à l'homme pour sa consolation, pour son instruction et sa direction, renvoie cet homme dans tous les cas au-delà d'elle-même. C'est un « avant-dernier mot » qui n'est ni vrai ni bon, mais qui doit devenir vrai et bon, au moment où Dieu lui-même se place derrière lui. Ce que possède l'Église, c'est la Sainte Écriture : non comme le point d'où jaillirait un courant de vie s'épandant à travers l'histoire, toujours puissant, toujours animé, toujours profond, tel enfin que peuvent le figurer toutes les expressions naturalistes, mais simplement comme le témoignage à la fois inaccessible et accessible à toutes les époques, à la fois pauvre et inépuisable, du Christ crucifié, du Verbe obscur de la Vie, mais par là même ramené à notre mesure et éclairé de la lumière du jour. Verbe qui agit et que l'on entend dans la foi, rien que dans la foi. Elle n'a rien d'autre à offrir que ce témoignage ; sa force et son influence ne sont point en sa puissance, à elle, ni ne lui sont publiquement manifestés.

J'interromps. Qu'une Église qui en est là soit une Église dans la détresse, sans doute n'ai-je pas

besoin de le démontrer. Celui qui est ici capable de voir et d'entendre ces choses, et qui se sent contraint d'avouer : c'est *mon* Église, celui-là se trouve déjà au milieu de cette détresse, devant la décision qui pour lui la signifie. S'il était tenté d'ignorer que nous sommes une église dans la détresse, alors libre à lui de se faire dire par les Catholiques ce que, dès le début et chaque fois qu'ils s'entretiennent amicalement avec nous, ils nous donnent à entendre à chaque phrase : « Vous êtes de pauvres gens, des gens meurtris, dans une situation impossible. Dans une pareille église nous ne pourrions pas même tenir. Nous remercions Dieu de nous avoir donné une tout autre église, une église en tous points exempte d'une pareille détresse; cette vieille Église que des esprits troublés ont abandonné à tort il y a quatre cents ans, et dans laquelle nous vous invitons cordialement à chercher et à trouver sûrement votre paix ! »

Que manque-t-il à l'Église évangélique? A tous égards il lui manque manifestement le Verbe *saisissable* et libérateur, l'autorité divine continue, la réalité désignée par la promesse et qui apporte la plénitude, le savoir concluant, la direction sans équivoque, l'autorité directement convaincante. En termes philosophiques il lui manque la *synthèse*. Là où il faudrait qu'intervienne la synthèse, l'Église évangélique se trouve en tous points les mains vides, renvoyée et renvoyant à Dieu même. Or Dieu même, c'est Christ dans l'abaissement, Christ nous maintenant dans cet abaissement, où justement il est puissant en son élévation, voulant être cherché et trouvé, Christ le Seigneur qui se tient toujours au dehors et frappe, — frappe même et précisément à la porte de sa véritable Église, — Christ dont le salut procéda et ne cesse de procéder, tandis que nous ne sommes que des mendiants. Oui, cela est vrai. Ce qui manque à l'Église évangélique c'est qu'elle ne connaît d'autre synthèse que celle-là, qui n'est ni une synthèse actuellement présente, ni une synthèse que l'on peut construire et exhiber, mais que Dieu seul peut accomplir. Et pourtant, et

précisément, c'est ainsi qu'on doit croire en elle comme Église, comme communauté de la prédication et de l'adoration, de la réconciliation et de l'espérance; c'est ainsi et comme telle qu'on doit la comprendre comme le plus haut don qui nous soit fait et qui nous oblige.

Que cela, que cette synthèse lui manque, c'est là précisément sa détresse. Je sais quelle objection se cabre contre une telle position : « C'est une théologie absolument désolante ! » m'a-t-on crié récemment. Je ne peux que répondre : celui qui dit cela entend naturellement par consolation la synthèse. Et il a tout à fait raison : la théologie de l'Église évangélique est en effet une théologie absolument désolante, parce que, comme théologie de l'Église sous la Croix, elle ne peut avoir de consolation qu'en Dieu seul; et il n'y a rien d'autre. Quiconque ne peut se libérer de la nostalgie d'une *autre* consolation, qu'on nous permette de le prier, lui, et tous ceux qui avec lui suivent un pareil sillage, d'obéir à leur conscience, et, sortant de l'Église évangélique, de se replier là où se trouve un apaisement véritable pour ce genre de besoin ! Mieux vaudrait pour l'Église évangélique que sa masse fondît jusqu'au dixième ou au centième; elle redeviendrait alors une lumière pour tous les peuples, au lieu que sa vie est continuellement ébranlée et ravagée par l'espèce innombrable de ceux qui, incapables de la supporter dans sa détresse, voudraient la trouver et la rendre, publiquement ou secrètement, différente de ce qu'elle ne peut qu'être à jamais en vertu de son origine. Mais pour ce qui les trouble, ces nostalgiques ont vu très juste. Ici est une Église dans la détresse. Ils devraient seulement regarder plus profondément et avec plus de calme, pour s'éclairer sur eux-mêmes et sur leur nostalgie : ici est une Église de par son origine, de par son essence, dans la détresse, en vertu de ce qui jadis empêcha, avec une urgence inéluctable, ces hommes du XVI^e siècle de se plier à la sentence de l'ancienne Église. La question ne peut être en définitive que celle-ci : cette urgence inéluctable subsiste-t-elle

aussi pour nous ? Le Christ crucifié de l'Ancien et du Nouveau Testament, en dehors et en face de toute église, comme force de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient, se présente-t-il aussi à nous sur le chemin, amicalement et impérieusement ? Alors l'aspiration nostalgique à la synthèse, qu'elle soit réprimée ou non, — et aussi bien tant que nous serons des hommes, ne pourrions-nous jamais la réprimer tout à fait — serait sans objet. Nous n'aurions plus à répondre s'il nous convient ou non de nous soumettre à cette détresse. La détresse de l'Église évangélique serait reconnue comme nécessaire, et, pour cette raison, comme supportable dans tout ce qu'elle a d'insupportable. C'est à cela qu'on se tiendrait, et l'on ne pourrait autrement, ainsi qu'on l'a trop souvent répété après Luther, sans savoir ce que l'on disait.

II

Ainsi, l'Église évangélique devrait exister comme un lieu au milieu de la société humaine, disons même plus clairement encore : comme une société humaine au milieu et à côté d'autres sociétés humaines, une société dont l'activité particulière consisterait à faire face à cette situation, c'est-à-dire à cette confrontation de l'homme avec Christ crucifié, loi exclusive et principe de son salut ; une société dont l'activité consisterait à vouloir être et signifier cela, et rien d'autre, face à tout le reste de la société ou à toutes les autres sociétés : une attestation, un témoignage de cette situation, déposé avec une soumission modeste. Dans le lieu, le temps et la mesure où l'Église évangélique existe ainsi, il n'y a point de détresse. Il n'y a donc point de détresse pour son existence, dans le lieu, le temps et la mesure où exister, c'est vraiment pour elle reconnaître et assumer la détresse de son essence.

Mais la détresse de son *existence*, cette seconde et mauvaise détresse qui n'est ni nécessaire ni salutaire, intervient ici, au moment et dans la mesure où en fait l'église rougit de l'Évangile dont en paroles elle se glorifie,

où elle ne reconnaît ni n'assume la détresse qui tient à son essence, et par conséquent refuse d'exister en se conformant à cette essence. Or cela est possible de deux manières. Et que cela se produise en fait de ces deux manières, telle est bien la détresse présente et actuelle qu'il nous faut exprimer ici, non sans une protestation qui cette fois est à sa place. Il s'agit dans les deux cas d'un recul devant ce qui est exigé par l'Église évangélique, conformément à son essence, et de façon telle que le recul dans une direction appelle nécessairement un recul dans l'autre et réciproquement : ainsi l'on se trouve, ayant une fois lâché pied, dans un cercle vicieux, de sorte que le désastre est encore augmenté par conquête, quels que soient ses dons spirituels, son énergie et sa piété, ne le décèle peut-être que d'un côté, et pour cette raison, se range de l'autre. Ce n'est point le fait de se ranger ici ou là, mais le recul comme tel, qui ne devrait pas exister, et c'est ce dont finalement il y aurait lieu que l'Église prenne conscience.

Avant de pénétrer plus avant, je voudrais rappeler une fois encore qu'au moment où il s'agit de fixer des réalités historiques et de porter sur elles un jugement critique, je ne puis parler en prétendant comme tout à l'heure à une valeur générale. Un individu voit ce qui est sous ses yeux et le comprend tel que cela lui est donné. S'il ose pourtant parler en termes généraux, il court le danger de s'égarer et d'être injuste. Ce danger, je m'y expose en pleine conscience. Il y a des dangers, même des dangers graves, devant lesquels on n'a pas le droit de s'esquiver. Mais il n'en reste pas moins clair que je ne peux, finalement présenter ici rien d'autre que matière à examen et à décision personnelle.

Il s'agit d'une part de la *fuite devant la visibilité de l'Église*. Du moment qu'elle existe, l'Église est nécessairement visible; elle est présente comme une communauté déterminée, avec une tradition et une empreinte historique précises, avec une organisation et une confes-

sion de foi déterminées (littéralement déterminées), avec un ordre déterminé de son être intérieur et extérieur, qu'il s'agisse de donner et de recevoir, de parler et d'entendre, de diriger et de se régler, avec un travail précis, des fins précises, des nécessités extérieures et vitales précises mais aussi, avant tout, avec des personnes représentatives toujours précises. L'Église ne peut évidemment exister dans le monde actuel, dans la société actuelle, telle qu'elle le doit, elle ne peut être attestation et témoignage sans être visible, et elle ne peut être visible sans être déterminée selon les modes les plus divers. Mais cette précision concrète, qui est sienne, est sur toute la ligne une précision humaine. Or, l'humain est toujours trop humain, problématique et douteux sous tous les rapports. Cela n'est pas moins valable pour l'Église. Bien plus ceux qui jugent de loin, les adversaires mêmes de l'Église, le perçoivent avec une parfaite exactitude, le plus souvent même avec des yeux plus aigus que les intéressés immédiats; — cela est ici plus important encore que partout ailleurs. Point n'est besoin d'un sens très profond pour voir quel vide béant sépare ici la forme idéale et la chose. Qu'on réfléchisse à ceci : la Révélation divine et le sermon de tel ou tel des nombreux dimanches après la Trinité; la communion entre Dieu et l'homme, et le pain et le vin de la Cène; le salut dans le temps et l'éternité et M. le Pasteur de l'Église voisine; la sagesse cachée de Dieu et le cahier de cours ou le manuscrit du professeur de théologie Untel; l'autorité de l'Esprit Saint et l'autorité avec laquelle l'Église a entrepris de déterminer par exemple le Canon de l'Écriture; Jésus à Gethsémané et la diète d'Ausbourg de 1530 avec sa confession des Princes évangéliques; le royaume des cieux qui est proche et le Synode général de Prusse... qui donc pourrait ne pas rire et en même temps pleurer devant de tels rapprochements? Ne signifient-ils pas blasphème d'un côté et anéantissement de l'autre? Où est donc ici la synthèse? Le catholicisme lui, en connaît une,

en ces domaines; l'Église évangélique, non; elle ne connaît que cette synthèse que Dieu accomplit et, que par conséquent nous ne pouvons que croire. Et malgré cela et précisément pour cela, elle suppose partout où elle existe, une coexistence de la forme et de la chose, une relation entre le témoignage humain et la réalité divine. Malgré cela et précisément pour cela elle se veut et se pose elle-même sans cesse dans la visibilité, dans la précision concrète, dans cette humanité totale, et veut ainsi et comme telle être la prière incorporée, la prière au lieu de Christ : « Soyez réconciliés avec Dieu ! » — Cela est-il tolérable ?

Non, c'est intolérable ! nous répondent beaucoup, et certes non des pires, parmi nos contemporains ou parmi nos frères en l'Église : non, ne laissons pas incorporer le divin, ne laissons pas relativiser l'absolu, ne laissons pas matérialiser l'Esprit. Tous ceux qui protestent de la sorte ont fait la belle découverte que visibilité signifie précision concrète; précision concrète, humanité; et que l'humanité sur toute la ligne signifie petitesse, folie, méchanceté et difformité. Mais Dieu ou le divin, ainsi qu'ils entendent bien le savoir, est grand, vrai, bon et beau. Dès lors la visibilité de l'Église est un scandale. Fonction ecclésiastique, organisations et coutumes ecclésiastiques, confession de foi et autorité ecclésiastiques, autant de gênes contre lesquelles intérieurement au moins l'on ne peut que réagir, dans un mouvement nerveux de résistance. L'intérêt porté à l'Église aboutit totalement ou presque à une critique adressée à l'Église. Mais à son tour la critique adressée à l'Église aboutit totalement ou presque à un désir plus ou moins précis que l'Église devienne complètement invisible ou s'endorme doucement. Église invisible ! Libre Église ! Église de l'Esprit ! Voilà ce qu'en réalité l'on voudrait; une Église sans droit précis, ni fonction précise, ni confession précise, une Église dépourvue de ces éléments humains choquants et qui, s'il le faut, et grâce aux sentiments, aux dispositions intérieures et

aux aspirations communes, pourrait bien une fois ou l'autre venir à l'existence, mais sans convention, sans servitude, sans autres formes que celles que chacun à tout moment peut à son tour rejeter. Église où chacun, qu'il parle ou qu'il écoute, n'aurait au-dessus de soi que « le bon Dieu » et rien d'autre; Église où chacun n'aurait à décider de la question de la responsabilité que seul en définitive avec lui-même; Église où il n'y aurait aucune exigence concrète ! Telle est l'Église que l'on souhaite. C'est à l'Église visible que l'on s'oppose, c'est avec elle que l'on transige, c'est-à-dire que l'on réserve ses objections dans la mesure où peut-être on lui reconnaît une certaine nécessité, une signification pédagogique pour les autres, par exemple pour la jeunesse ou pour « le peuple », ou bien dans la mesure où l'on est capable occasionnellement d'apercevoir même en elle une expression, une figuration de cette Église véritable, invisible ! Mais on ne la *veut* pas. On ne lui dit non pas un *oui*, mais un *non*. On la comprend comme un mal nécessaire. On connaît et on veut quelque chose d'autre et de meilleur.

Aucun doute : une multitude de ceux qui professent d'une façon ou d'une autre d'appartenir à l'Église évangélique, et peut-être même avec beaucoup de conscience et de zèle, pensent et parlent ainsi. Qu'on ne les cherche pas uniquement parmi les intellectuels et les indifférents de la bourgeoisie cultivée ! Qu'on les cherche précisément parmi ceux qui sont actifs dans l'Église, parmi les pasteurs et les ecclésiastiques, et non moins parmi les théologiens des Universités. Qu'on les cherche là, justement là, où les vagues de la vie religieuse, spirituelle et morale montent le plus haut. C'est seulement alors que l'on voit la grandeur de la détresse qui menace, qui est déjà là. Car qu'arrive-t-il ici ? Bien entendu je suppose qu'ici aussi l'on prétende avec une loyauté subjective dire *oui* à l'Église évangélique. En fait on ne dit pas *oui*, mais *non* à sa visibilité. D'où il résulte qu'en fait on dit *non* à l'essence de l'Église

évangélique, à l'Église elle-même. Il n'est pas bon qu'on puisse se le dissimuler aujourd'hui sous de multiples prétextes. Il faudrait arriver à la netteté, à des décisions. Car une chose est certaine : fuir devant l'Église visible dans l'Église invisible, cela n'a rien de commun avec la situation de l'homme confronté au Christ crucifié. Cet homme-là ne peut pas s'engager dans cette fuite. De par sa situation, telle qu'elle est constitutive pour l'Église évangélique, il apparaîtrait *premièrement* que le signe, et par conséquent l'existence visible de l'Église, se dresse au milieu du monde, que l'Église est donc nécessaire, adviene que pourra ! Que l'exigence, l'obligation, l'engagement, existent une fois pour toutes, et existent concrètement, dès le moment où Dieu même a fait entrer son salut dans le monde ! De là on saurait *en second lieu* que précisément l'homme dans son humanité totale, l'homme historique, dans et avec tout ce que son œuvre présente de problématique, est appelé à élever ce signe, à ouïr et à parler ; à parler et à ouïr le témoignage ; qu'il est appelé à l'Église, et que par conséquent tout, absolument tout ce que l'on peut dire à l'égard de l'état problématique de l'Église visible, est déjà établi avec l'essence même de l'Église. Qu'y a-t-il ici à découvrir ? De quoi faut-il s'étonner ? Elle est de par son origine l'Église des pécheurs. On saurait enfin, *en troisième lieu* que la « problématique » humaine totale, qui cerne plus étroitement encore la visibilité de l'Église que toutes les autres visibilités humaines, ne peut rien changer à l'ordre ni à la promesse qui lui ont été donnés, et qu'au contraire la mise au grand jour de sa faiblesse et de sa vulnérabilité nous avertit du fait que Dieu qui s'est une fois pour toutes abaissé, qui est ici présent, doit être ici prêché et entendu.

Au moment où l'Église annonce le pardon, elle s'abrite elle-même sous le pardon, avec l'être et l'action qui lui sont propres. Que celui qui se scandalise de l'antithèse surgissant ici, examine si en principe ce n'est pas de Christ qu'il se scandalise, et de ce qu'il a plu à

Dieu de nous être révélé ainsi et non pas autrement, dans l'abaissement, alors que la synthèse nous reste célée. Et si c'est cela précisément qu'il conteste et qu'il réponde : « Tout autre est pour moi mon Dieu, le Dieu manifesté à l'Église véritable et invisible, beaucoup plus riche et plus sage, plus profond et plus beau, et parfaitement synthétique » alors qu'il scrute encore une fois et avec plus d'exactitude que jamais, si ce Dieu ne serait pas un tout autre Dieu, avec le culte duquel il ne devrait confondre ni mêler la foi de l'Église évangélique. Un tel dieu, il y en eut dès le commencement, et même beaucoup d'autres pareils; un panthéon du Grand, du Vrai, du Bien et du Beau, de la synthèse éclatante sans abaissement ni exigence concrète, sans le scandale de l'humain, du trop humain, un monde sublime de l'Esprit, de la pureté et de l'amour, au-dessus de la trivialité et de l'absurdité de la réalité humaine; une Ile des Bienheureux, des Saints, des Sauvés et de l'élite, au milieu de la vie des multitudes en proie à un état misérable, dépendant, infernal. Qu'en posant comme un fait accompli ce royaume de l'Esprit et des esprits, on réalise peut-être la plus terrible de toutes les illusions, n'insistons pas là-dessus. Nous n'avons qu'une seule chose à dire : c'est qu'en tout cas l'Église évangélique n'est pas ce royaume magnifique. De par ses origines l'Église évangélique est soumise à la détresse d'exister dans la visibilité et par conséquent dans la précision concrète, c'est-à-dire dans l'humanité, nullement comme un royaume des Saints et des Sauvés, mais faible au contraire à l'extrême, vulnérable, ayant besoin de pardon. Elle doit exister ! Quiconque ne veut pas l'accepter *ainsi*, ne veut pas l'accepter du tout. On ne peut la vouloir et se hérissier complètement au premier rappel du droit ecclésiastique et du dogme. On ne peut vouloir l'Esprit et refuser la lettre par principe. On ne peut vouloir Christ, et ne pas vouloir, et ne pas respecter et ne pas prendre au sérieux le prochain qui le représente, la communauté fatale de ses croyants, le Pasteur et le

Consistoire avec l'éclatante floraison de leurs péchés, l'institution humaine enfin avec tous ses périls. C'est au contraire là-même, au moment et dans la mesure où l'on croit devoir adopter cette attitude envers l'Église évangélique, qu'elle est en détresse; car on renie son essence, on ne prend pas au sérieux l'exigence d'une action visible, et que le pardon lui est promis pour les péchés qui accompagnent fatalement son action visible. L'Église ne doit prétendre ni faire ni savoir mieux que Dieu dans sa révélation réelle. Là où elle le prétend, elle recule devant la détresse qui lui est nécessaire et salutaire; elle se détruit elle-même et devient mûre pour le déclin. C'est cette dernière détresse qui ne devrait pas exister; contre elle on peut, on doit faire appel à la résistance, aussi longuement qu'il en est temps encore. Mais résistance signifie avant tout discernement, et pour commencer à discerner il faudrait avoir le courage de reprendre conscience.

Il s'agit d'autre part de la *fuite dans la visibilité*, non point dans la visibilité de l'Église, par exemple, justement pas dans celle de l'Église, — mais d'une façon tout à fait générale : dans la visibilité. Les époques sont différentes; on pourra dire à juste titre de la nôtre, que sa plus grande détresse doit être cherchée de ce côté. La réaction contre l'idéalisme chrétien que nous venons de décrire est depuis longtemps déclanchée et progresse triomphalement. Si je songe que pendant mes années d'étudiant cet idéalisme dominait presque sans conteste, et qu'aujourd'hui l'écrasante majorité des étudiants en théologie forme front contre lui avec une incompréhension d'ailleurs presque totale, j'interrogerai volontiers en citant Ésaïe (14 : 12) : « Comment es-tu tombée du ciel, belle étoile du matin ? » Abstraction faite du seul Paul Tillich (1),

(1) Paul TILlich, philosophe religieux et sociologue dont l'influence est grande en Allemagne, est l'auteur notamment d'un livre qui fit sensation : *Die religiöse Lage der Gegenwart*, où il dénonçait le sécularisme de notre civilisation et ses fruits d'incertitude. (N.d.l.R.).

qui lui appartient certainement, cet idéalisme et ce libéralisme chrétiens sont devenus l'affaire d'un groupe restreint de vieux messieurs, qui mèneront jusqu'au bout leur parlotte telle qu'ils l'ont commencée; en tout cas les innombrables personnes au nom desquelles ils peuvent encore le faire, ne sont pas plus qu'eux-mêmes des hommes vraiment de notre temps, mais l'arrière-garde vénérable d'une époque abolie. Si malgré tout je me suis arrêté à cette conception, si je m'en suis occupé comme d'une détresse *actuelle*, c'est parce qu'elle redeviendra certainement *actuelle* dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, et c'est ce que l'on peut dire à ses représentants à titre de consolation. Et cela se produira parce que la réaction qui la refoule momentanément à l'arrière-garde, consiste elle-même en une nouvelle fuite et un nouveau recul nullement meilleurs, devant la détresse essentielle de l'Église évangélique. Nous nous apprêtons aujourd'hui dans l'Église évangélique à mettre à la voile avec un réalisme de fraîche date, tout comme nous le fîmes jadis avec l'idéalisme. Cela ne saurait bien tourner. Ce système aussi révélera ses risques un jour. Alors si d'un coin inattendu, avec un retentissement quelque peu brutal, sonnent de nouveau la trompette de bataille contre l'Église visible, et le chalumeau à la louange de l'Église invisible, cette contre-réaction à son tour et avec toute apparence de droit trouvera un terrain fécond. Tous les sages, les hommes pieux et énergiques, estimeront alors qu'il est opportun de se ranger de ce côté; les demeures des réalistes d'aujourd'hui seront aussi désertes que le sont de nos jours celles des idéalistes d'hier, et cet aspect aujourd'hui insignifiant de la détresse de l'Église reprendra tout son poids. C'est pourquoi il vaut la peine aujourd'hui encore, ou plutôt dès aujourd'hui, de le prendre tout à fait au sérieux. Mais c'est vers l'autre aspect, vers l'aspect aujourd'hui agissant, menaçant et périlleux, qu'il nous faut maintenant nous tourner.

Dans l'état actuel de l'Église évangélique, ceux qui vivent réellement dans le présent, c'est-à-dire les jeunes et, parmi les aînés, ceux qui ont compris les signes des temps, tournent précisément leur zèle, leur réflexion et leur amour vers sa visibilité. Rien d'étonnant : les commotions de la guerre et de l'après-guerre n'avaient fait rien moins, ni rien d'autre, que de poser tout de bon l'existence de l'Église évangélique comme un problème. Au même moment la menace suspendue sur la Russie dévoilait suffisamment à nos yeux de quelle façon les circonstances peuvent presque totalement dépouiller une Église de son existence. Etre ou ne pas être : tel devint le problème, pour nous également. Ajoutez à cela qu'un peuple entier, au milieu des plus pénibles difficultés extérieures et intérieures, semblait expressément appeler et crier vers une Église vivante et agissante, ou pour mieux dire : vers une direction active, religieuse et morale. Ajoutez qu'en même temps reprirent vie en philosophie le problème de la forme en soi et de la forme extérieure considérées précisément du point de vue sociologique, et en théologie le problème du *Toi* humano-divin, de la réalité supérieure de l'histoire, limitation de tout égocentrisme de la connaissance et du vouloir. Ajoutez encore l'exigence générale, si parfaitement compréhensible en cette époque chaotique, d'un ordre, d'une discipline, d'une objectivité toute pragmatique, la recherche de positions que l'autorité garantisse des tempêtes, la pure et simple subordination de l'individu au tout et à ses nécessités. Tenez compte encore de ce que le calme triomphant de l'Église catholique, affirmant sans relâche sa visibilité au travers de la Guerre et de la Révolution, ne pouvait certes manquer d'impressionner les protestants les plus réfléchis aussi bien que les autres. Ajoutez que le mot « destin » retrouva subitement un écho tragique et profond chez les Chrétiens, les Juifs et les Païens. Ajoutez encore que dans cette période déchirée précisément, une multitude de gens très divers affirmaient à bon escient avoir vécu d'une façon ou

d'une autre le miracle de la « communauté ». Le Mouvement de la Jeunesse (*Jugendbewegung*) (1), tombé presque en sommeil aujourd'hui, fut jadis l'un des nombreux prophètes de cette expérience par sa découverte et son affirmation du corps tantôt sportive, tantôt hygiénique, tantôt érotique, tantôt mystique, dans laquelle une moralité très haute s'alliait à une immoralité extrême. Il prétendait offrir la plénitude vraiment réelle de l'activité vitale de l'homme, une limite et une issue à la fois, une grâce et une obligation. Quels que soient d'ailleurs les rapports entre tout ceci et l'objet de notre étude, c'est au cours d'une époque ainsi orientée, que nous avons vu s'éveiller la volonté d'existence, de visibilité, de précision concrète de l'Église évangélique. L'on nous cria : « Le Protestantisme sera une Église ou il ne sera pas ! » On nous fit savoir que l'aurore du « siècle de l'Église » commençait de poindre. Les deux hommes qui employèrent cette expression veulent incontestablement parler de l'Église visible. Et maintenant le courant se précipite effectivement dans cette direction, suivant du moins ce qui ressort amplement des discours officiels et officieux de l'Église évangélique, de l'attitude et du contenu de sa presse, des manifestes de ses autorités et de ses congrès.

Ce qui se produit là pourrait être tout à fait juste et dans l'ordre, si l'on tient compte de ce que nous avons dit précédemment. Le fait dont il s'agit pourrait signifier simplement que l'on saisit avec plus de gravité la tâche de l'Église, que l'on y acquiesce purement et simplement, que l'on se range docilement chacun à sa place. Cette tendance vers la visibilité pourrait signifier le simple retour à la Croix du Christ et à la foi. Je voudrais bien me laisser convaincre, et c'est avec joie que je rétracterais le *Quousque tandem...* par lequel je dénonçais précisément un tel courant. Ce qui m'en

(1) Ce mouvement, qui se développa en Allemagne peu après la guerre, prétendait à rendre à la jeunesse un idéal de vie enthousiaste, qui consistait essentiellement en un retour mystique à la pure Nature. (N.d.l.R.).

empêche, c'est que, tout de même, de la façon dont on parle de l'Église nous pouvons conclure aux intentions de cette volte-face. Or, après comme avant et sans cesse, le ton en est tel qu'à mon sens la conclusion suivante s'impose : L'Église évangélique ne fait maintenant que s'enfoncer davantage dans la détresse; elle se tire de Scylla pour courir se jeter dans l'abîme de Charybde; une fois de plus, elle fuit sur l'autre bord pour esquiver ce que lui impose son essence. Je résumerai ce qu'il me faut en dire en une série de questions auxquelles, face au mouvement de l'époque actuelle, je ne trouve aucune réponse dans l'Église évangélique.

1. Pourquoi les écrivains et les orateurs ecclésiastiques abusent-ils avec une telle absence de sens critique des mots typiques et des formules du jour qui peuvent sans doute s'appliquer au problème de l'existence en général, mais nullement au problème précis de l'existence de l'Église évangélique? N'est-ce pas déjà en soi un grave problème qu'il y ait une coïncidence si étroite entre la tendance qui entraîne intérieurement l'Église à droite, et les mouvements de toutes sortes qui se produisent parallèlement dans le monde contemporain? Si l'on veut objecter que tel fut précisément le cas lors de la Réforme, n'y a-t-il pas une leçon à tirer du soin avec lequel les Réformateurs surent marquer très nettement la limite entre leurs propres paroles et ce que semblaient dire de leur côté leurs voisins, les Humanistes et les Enthousiastes? Où trouver aujourd'hui une sollicitude de ce genre? S'il faut affirmer de nouveau la visibilité de l'Église, ne s'agit-il tout simplement que d'histoire, de destin, de réalité, de nécessité sociologique, de communauté, de forme, d'ordre, de données, de matérialité, et de tous les noms que peuvent prendre les Shibboleths du néo-réalisme? S'agit-il par conséquent de visibilité en général et en soi? A lire et à entendre ce qui se dit aujourd'hui là-dessus, on pourrait certes le penser. Or ce qui doit être signe visible

dans l'Église, c'est pourtant la situation de l'homme confronté avec Christ crucifié; c'est donc la justice, la grâce et l'espérance, la perte de l'homme, la libre élection divine, et le caractère absolu de l'exigence qui se présente à l'homme. Cela et rien d'autre ! Et n'est-ce point ce que l'on désavoue et ce que l'on renie, si l'on n'a toujours à la bouche que des termes généraux? Ce que l'on veut alors, au fond, n'est-ce point peut-être justement la vague généralité désignée par ces mots? N'est-ce point, au fond, vers une tout autre visibilité que la visibilité de l'Église, que l'on s'est tourné?

2. Il faudrait, nous dit-on, que l'Église évangélique reprenne du caractère, de la volonté d'action, qu'elle recherche une vaste audience publique. Bien, mais quel caractère à vrai dire? De quel public veut-on? Que faudrait-il faire? L'un de nos chefs ecclésiastiques les plus connus a écrit ces lignes : « Une Église évangélique ne continue d'exister que dans la mesure où d'année en année, d'époque en époque, de circonstance en circonstance, d'un moment historique à l'autre, d'une situation à l'autre, elle prête sans cesse l'oreille pour savoir et apprendre où l'appel sacré de Dieu la conduit et à quel travail il la destine. » A cela je réponds : Comment, au cours de ses situations successives, pourrait-elle écouter correctement, si tout d'abord elle n'a mis en pleine lumière la situation originelle, essentielle qui est à son origine et de laquelle elle doit partir pour pénétrer dans l'époque, à condition qu'elle veuille agir comme Église évangélique et non comme n'importe quoi? Et maintenant je demande : Pourquoi ne se soucie-t-on manifestement que de l'Église comme telle? Pourquoi parle-t-on de caractère, d'audience publique, d'action de l'Église en soi, et non point du contenu même qu'on veut amener à l'existence? Pourquoi met-on si peu ou point du tout de vigoureuse théologie derrière les manifestations marquantes par lesquelles l'Église affirme aujourd'hui son existence? Pourquoi, lorsque perce tout-de-

même quelque chose de théologique, (je pense au manifeste du Congrès de Nüremberg en 1930), sont-ce tout aussitôt les plus méchants gardes-boutique de l'idéalisme théologique qui se produisent? Pense-t-on réellement que substance et contenu, cela se trouvera de soi-même, « de circonstances en circonstances »? Si l'on construisait de beaux canaux parfaitement utilisables, s'imagine-t-on que l'eau qui leur donne leur signification pourrait y venir de n'importe où? Pense-t-on vraiment, en s'occupant avec zèle et sincérité de l'existence de l'Église, qu'il est permis d'abandonner la question de son essence (faute de temps peut-être) aux théoriciens et aux savants en chambre si facilement ridicules?

3. « L'Église a l'Évangile »: c'est en ces termes lapidaires et assurés qu'on prend soin de répondre à la question du contenu. Bien, mais ne serait-il pas indiqué d'user d'un langage moins lapidaire et moins assuré, — plus près de la vérité? La tranquille assurance avec laquelle on se replie sur cet indicatif, ne serait-elle pas une preuve que l'on ignore ce que l'on dit? Que signifie donc « avoir », s'il s'agit de l'Évangile de Jésus-Christ? Non point certes l'avoir dans la poche ou dans une grange, non point dans la tête ni dans la profondeur du cœur ou de la conscience. L'Église évangélique se fait un grand souci des innombrables contemporains qui refusent ostensiblement d'apprendre d'elle l'Évangile. Elle a raison. Mais ne devrait-elle pas surtout ressentir une tout autre inquiétude de ce que malgré son affirmation d'avoir l'Évangile, elle semble tout simplement, aux yeux d'innombrables contemporains, indigne de créance? Sa façon d'avoir ne devrait-elle pas être tout autre, si elle voulait se faire entendre, c'est-à-dire, ne devrait-elle pas être la seule façon dont on peut tenir de Jésus-Christ l'Évangile: dans la foi et non dans la vision, dans la prière et non dans la possession, dans l'esprit et non dans la chair, fût-ce la chair spiri-

tuelle, pieuse et énergique? La visibilité de l'Église sous la Croix peut-elle, a-t-elle le droit, d'être la visibilité d'une troupe de gens manifestement très riches dans leur spiritualité, et partageant sans compter un trésor abondant? L'Église, faisant un retour sur son histoire au XIX^e et au début du XX^e siècle, n'aurait-elle pas une occasion tout à fait concrète de devenir visible, loyalement, comme doit l'être une telle Église? Différentes choses se sont produites en ce passé tout proche, dont le souvenir devrait tout au moins la mettre dans un certain embarras. Mais, à vrai dire, ce n'est pas une Église embarrassée qu'aux Congrès de Bethel, de Königsberg et de Nüremberg, nous entendions faire appel à la publicité. Ce n'est pas une Église embarrassée, me semble-t-il, qui parle par nos feuilles protestantes hebdomadaires, ni par les communications de nos centres de presse, ni surtout par les sermons moyens de notre Église. Quiconque, ici, entend et lit ces sermons et ces feuilles, peut avoir l'impression que moyennant la présence de forces vitales de toutes sortes et la circulation de courants vitaux multiples, tout va pour le mieux en ce qui concerne l'Église évangélique, qu'il n'y a de faute à chercher qu'à l'extérieur, dans un monde où s'accroît l'indifférence, qui court au suicide et s'enfonce dans la barbarie. Eh bien non ! cela ne va pas du tout. Assez, maintenant, et plus qu'assez ! de ces jubilés de la Réformation. Où donc est-elle réellement, l'Église qui se soumette elle-même à la pénitence qu'elle prêche, celle qui crie elle-même ce cri de Luther qu'elle sait si magnifiquement prôner « Du fond de la détresse je crie vers toi ? » Celle qui interprète le « malgré tout je demeure avec constance en toi », de telle sorte que le mordant du « malgré tout » se tourne surtout et d'abord contre celui qui ose le proclamer? N'y aurait-il pas là une résonnance assez forte pour regagner créance? Où donc et quand une telle possession de l'Évangile, cet *avoir là* redeviendra-t-il visible?

4. Si l'Église avait réellement l'Évangile, voici ce qu'il devrait être : l'Évangile du pardon, de la présence miséricordieuse de Dieu jusque dans l'abîme désespéré de la coulpe et de la détresse humaines, Christ ayant réellement porté et aboli le péché du monde. C'est alors que l'Église devrait apparaître comme le lieu où il n'est point de compromis passé avec le mal, où les professions d'athéisme se heurtent à un déni radical de créance, et où l'on refuse sans vergogne de reconnaître la rébellion de l'homme, fût-ce justement celle de l'homme moderne. Il devrait alors devenir visible qu'en évaluant cet homme, dans tout ce qu'elle doit lui présenter, dans tout ce qu'elle entend être à même de lui dire et de lui donner, dans tout ce par quoi elle voudrait le changer, l'Église, résolument, sans réserve ni condition, ne compte que sur Dieu. Or cela est-il visible, actuellement, dans l'Église ? La situation n'est-elle pas au contraire telle que sur presque toute la ligne elle prend effectivement plus au sérieux les péchés des hommes que la grâce de Dieu ? qu'elle les considère et les traite comme péchés non pardonnés et non comme péchés pardonnés ? qu'en geste et en parole elle prêche, au lieu de la libre promesse s'adressant à des indignes, des Idéaux dont la réalisation ou l'imitation doivent finir par nous rendre dignes de la paix avec Dieu ? Sait-elle encore, en définitive, distinguer ces deux choses : d'une part le « Tu as porté tous les péchés », et d'autre part : l'encouragement à la lutte pour la rénovation religieuse, la pureté morale, la liberté personnelle, la communauté nationale ou sociale ? Là où sa prédication s'adresse sur le ton le plus exprès et le plus émouvant au monde qui apparemment lui échappe, aux gens cultivés, aux travailleurs, à la jeunesse, n'est-elle point la prédication de la Loi, à peine ou même nullement déguisée ? Non pas, en fait, de la loi de Dieu, mais d'une loi très humaine, tout à fait semblable à celle que Paul et Luther ne voulaient plus entendre prêcher dans l'Église. Aussi bien la loi de Dieu ne pourrait être prêchée et crue

que là où tout d'abord serait prêché et cru le pur Évangile, sans condition, sans qu'il soit prévu aucune réciprocité. La condamnation du péché et la lutte contre lui ne pourraient être sérieuses que là où la grâce serait elle-même prise beaucoup plus au sérieux que tout le péché. Quand donc enfin, au lieu de tout le sérieux imposé et poli de la Loi, ce sérieux-là redeviendra-t-il visible dans l'Église? Est-ce qu'en face de ce monde mauvais sur lequel l'Église sait si bien gémir, elle a bien témoigné de ce sérieux-là? Certes il appartient à la détresse de l'Église évangélique que ce sérieux, et celui-là seul, lui soit offert et permis, tandis que l'autre, le sérieux tout humain, sans humour, sans amour ni foi aucune, lui est interdit. Mais qu'advient-il, à quoi lui servira toute la visibilité, si celle-ci ne consiste pas pour elle à tenir bon dans cette détresse, si ce n'est point son essence en tant qu'Église évangélique, qui y devient visible? A quoi servirait-il à l'Église de gagner tout l'Univers si elle souffrait dommage en son âme, dès lors qu'elle ne serait plus qu'une parodie de l'Église romaine, ou pis encore, un pendant à la « ligue des Sans-Dieu » au zèle sans joie?

5. Ne posons plus le problème de l'essence de l'Église; avec joie et fraîcheur dans l'action, ne nous soucions plus aujourd'hui que de son existence comme telle, « de la vaisselle et non de la soupe », comme osait me le dire littéralement un pasteur très zélé à sa manière. Mais alors comment éviter, et comment n'arriverait-il pas que le problème vital de l'Église tourne en un problème de puissance, où la concurrence avec l'Église romaine prendrait un intérêt décisif, la question de puissance étant pour cette dernière d'une importance capitale. Contre le reproche que dans ses efforts caractéristiques de l'heure actuelle il s'agisse pour l'Église évangélique d'une question de puissance, on a protesté par la formule classique : « Elle ne veut pas avoir de puissance, elle veut être une force vivante ! » Dans quel

latin pareille distinction est-elle possible? Déjà, avec la belle expression d'*espace vital*, on a tenté d'embrasser la même chose. Si d'une part l'Église veut avoir une puissance, par conséquent une force, par conséquent un espace vital, si d'autre part elle ne veut pas être interrogée plus longuement sur son contenu et sur son usage; si elle tient le problème qui s'attache à son essence comme un souci postérieur à abandonner aux théoriciens ou comme résolu par le fait qu'elle a l'Évangile, c'est alors précisément qu'elle réclame la puissance, la force ou l'espace vital en soi et comme tels; la garantie envers l'État, l'influence sur la société, l'école et les mœurs, l'attention et la docilité des masses, tout cela en soi et comme tel. La puissance, il est vrai, n'est en soi ni bonne ni mauvaise. Une seule chose devrait être claire: c'est que l'Église sous la Croix, l'Église de la promesse et de la foi, ne peut vouloir ni convoiter de puissance en soi, de puissance sur le lendemain pour ainsi dire, une puissance dont l'affectation serait encore à préciser. Non seulement intérieurement mais même extérieurement, il ne peut être question pour elle que d'une seule puissance tout à fait précise et désirable, une seule façon très précise donc de vouloir la publicité, de vouloir agir, s'organiser, travailler. Si cette précision effective fait défaut, si l'on veut entraîner le problème dans une cellule silencieuse et si la visibilité de l'Église doit être une visibilité au sens général, l'essence de l'Église évangélique se trouve dès lors en péril; un homme qui pense réellement de façon pratique devrait se demander sérieusement si la lutte pour cette visibilité toute générale n'est pas en fin de compte une lutte sans objet, et si l'on ne pourrait pas aussi bien s'en dispenser. On pourrait relativement à cette absence d'objet dans la lutte menée actuellement, observer qu'en fait, (et les propagandistes ecclésiastiques ne devraient s'abandonner à aucune illusion là-dessus), elle n'éveille, dans une audience plus large, à peu près aucun intérêt chez les gens cultivés, ni dans la jeunesse, ni chez les tra-

vailleurs. En tant qu' « Église moi-aussi », selon le mot méchant d'un ministre, nous ne pourrions que mal nous séparer, et ne serons que mal séparés du voisin romain justement. Ne serait-il pas temps, et ne serait-ce pas finalement plus pratique et plus réaliste au meilleur sens, que l'Église se remette à chercher *d'abord* le royaume de Dieu ?

6. Si l'on tient pour plus pratique de s'en abstenir, comment finalement éviter que le problème de la substance, du contenu, de l'essence de l'Église visible ayant été d'abord négligé, reçoive ultérieurement une réponse automatique, au cas où des noms et des grandeurs étrangères s'installeraient là où un seul nom et une seule grandeur ont le droit de résider : au centre même de la vie de l'Église, que l'on apporte aujourd'hui tous ses soins à faire rayonner et agir efficacement. Nous nous y trompons pas : cet élément étranger se montre à découvert avec une grande force et une grande évidence. J'ai conscience d'exprimer ici quelque chose de très dur, mais que l'on n'a pas pour cela le droit d'étouffer. A ma connaissance et autant que je puis en juger, ce qui est prêché comme l'Évangile dans les sermons moyens de notre Église, malgré tous les appels à la Bible et la terminologie luthérienne, n'est qu'une mystique mélangée de morale ou une morale mélangée de mystique, et non point du tout la Parole de la Croix, telle que les Réformateurs l'ont comprise. Ce que le pasteur moyen a aujourd'hui à dire, cela concerne l'homme bon, et nanti de l'espoir d'aller toujours s'améliorant avec l'aide de Dieu; cela ne s'adresse nullement à l'homme perdu, à l'homme qui n'est sauvé qu'en Christ; cela s'applique à quelque chose qui est *en nous*, présent *parmi nous*, que nous devons créer et édifier, mais nullement au salut, au royaume de Dieu qui, lui, *vient à nous*, purement et simplement. C'est, exprimé en un langage biblique — et maintes fois sans doute en une langue très différente — une idéologie et une exaltation de

la classe moyenne qui se traduit ici. Nous n'avons pas à discuter la valeur ou la futilité que cette idéologie peut revêtir en soi. Mais il faut établir nettement que son contenu diffère totalement du contenu de la doctrine sur laquelle repose notre Église. Mettons ici le doigt sur un point très sensible, au risque de faire souffrir quelques-uns qui seront touchés au vif. Que doit-on penser de ce fait que l'association et le trait d'union entre christianisme et nationalité, entre évangélique et allemand, ait fini par prendre dans les discours oraux et imprimés de notre Église, une telle consistance de fer que l'on puisse dire : C'est cela, c'est ce trait d'union, qui est devenu aujourd'hui le critère réel de l'orthodoxie ecclésiastique. Des hérésies édifiantes de toute espèce, sur Dieu et sur Christ, les plus éclatants désaveux de la doctrine des Réformateurs sur la justification par la foi, peuvent se glisser en toute tranquillité, sans qu'aucun souffle ne tressaille dans les Églises et chez les autorités, à la seule condition que ce soit édifiant. Mais malheur à celui qui, lorsque ce trait d'union inventé au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle est en cause, s'écarte de la ligne générale. Je cite le passage suivant d'un rapport authentique concernant un Congrès ecclésiastique provincial tenu dernièrement, et que suivirent trente-cinq milles personnes : « Le Président exprima la joie avec laquelle le Consistoire évangélique apportait sa participation... En outre du dévouement aux sentiments patriotiques dont la flamme ces jours-là brûlait très pure, soulignons surtout un vœu de dévouement sans réserve à la force de Jésus-Christ. » Ne vaudrait-il pas mieux ne jamais tenir pareil Congrès, et peut-être d'une façon générale s'abstenir de beaucoup de choses, si l'on ne peut se passer d'attribuer à Jésus-Christ un rôle aussi impossible à côté des sentiments patriotiques ? Pense-t-on rendre vraiment service à la patrie avec de pareilles combinaisons ? S'imagine-t-on qu'il existe une détresse ou une espérance nationale quelconque, qui autorise l'Église à apporter de la sorte

un feu étranger sur l'autel? Une pensée nationale empreinte de gravité ne pourrait-elle et ne devrait-elle pas justement observer que ce dont le peuple allemand a besoin aujourd'hui, c'est d'une Église évangélique, et non point d'une Église évangélique-allemande? Mais, à vrai dire, comment ne serait-on pas amené à jouer avec le feu étranger, lorsqu'on désire la visibilité de l'Église pour elle-même, et qu'on s'obstine à laisser ouverte la question du centre et de la substance de l'Église? Quelque chose d'étranger, n'importe quoi, aujourd'hui ceci, demain peut-être cela; mais il faudra nécessairement que quelque chose remplisse cet espace laissé vide.

Ce que j'ai caractérisé dans l'ensemble de ces six questions, c'est cela que j'entends par *fuite dans la visibilité*, et ce qui diffère véritablement du tout au tout de l'affirmation de l'Église visible, telle qu'elle est exigée de nous. Peut-on comprendre cette tournure des événements autrement que comme une évasion hors de la détresse qui est essentielle à l'Église évangélique? Cette fuite dans la visibilité n'est-elle pas le résultat de tout autre chose que la situation de l'homme confronté avec Christ crucifié? De même que l'Église ne peut demeurer invisible, elle ne peut davantage devenir visible d'une pareille manière; elle ne peut, en voulant une telle visibilité, que préparer son propre déclin.

Ce n'est pas sans gravité que j'emploie pour la seconde fois le mot « déclin ». Une Église qui ne veut pas *exister*, — une Église qui ne veut pas exister en se conformant à son *essence*, est menacée de déclin : de déclin intérieur à coup sûr; de déclin extérieur, tôt ou tard, non moins sûrement, si tenace qu'elle se survive entre temps, comme formation historique. Il est temps encore, semble-t-il, d'en prendre conscience, mais à coup sûr il en est grandement temps. C'est pourquoi le moment est venu d'appeler les choses par leur nom

Quiconque aujourd'hui a de l'amour pour l'Église, doit sans cesse, avec calme mais à voix haute, toujours à nouveau faire entendre un : Pas plus loin, ni à gauche ni à droite !

KARL BARTH.

(Traduction de Henry Corbin.)

BX
8020
.B37

Barth, Karl, 1886-1968.
Misère et grandeur de l'Eglise
evangelique